

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>									

JOURNAL POUR TOUS.

“La lecture est le premier des plaisirs.”

Vol. 1.

OTTAWA, 21 NOVEMBRE, 1878.

No. 13.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

James pensa tout d'abord qu'on avait introduit deux autres prisonniers. A ce moment, Sarah, débarrassée du manteau qui la déguisait, leva sur lui des yeux étincelants d'émotion; on eût dit un ange descendu du ciel pour jeter quelques rayons de lumière et d'espoir sur son pénible chemin. James était confondu, hors de lui, ne sachant s'il avait encore sa raison; mais il reconnut bientôt que ce n'était pas un rêve, car Betty s'avança vers lui pour lui présenter les friandises qu'elle lui avait apportées.

“Vous vous les rappellerez bien, monsieur James, c'est moi qui les ai faites.”

—Eh quoi, Betty! c'est bien vous?

—Certainement; mais ce n'est pas moi qu'il faut remercier, c'est ma jeune maîtresse, elle a voulu venir quand même.”

Sarah n'avait aucunement songé à la contenance qu'il lui faudrait garder devant Edwards. Betty, dans sa bonté naïve, venait de lui révéler un secret qu'elle ne connaissait pas elle-même. Elle se sentit rougir, porta la main à son cœur, que l'amour faisait alors battre pour la première fois. James de son côté, ne savait que faire. Son premier mouvement fut de la serrer sur sa poitrine et de lui dire qu'il l'aimait plus que la vie, mais soudain il se rappela sa honte, les scènes avilissantes qui s'étaient passées dans la journée devant la jeune fille, et il se recula de quelques pas.

“Oh! Sarah, Sarah!” et il se cacha la figure.

“James, dit-elle, j'ai agi imprudemment, j'ai eu tort; mais je n'ai pu m'en empêcher. J'ai besoin d'entendre de votre bouche des explications sur cet étrange événement.”

—Vous en savez déjà trop, vous en avez déjà trop vu.

—Je ne vous croirai coupable, James, que lorsque vous me l'aurez vous-même avoué.

—A quoi me servirait-il de nier, tant que les preuves seront aussi fortes contre moi?

—N'est-ce donc rien, James, de me

révéler ce qui vous intéresse si gravement?”

James la regarda comme s'il eût voulu pénétrer les pensées les plus mystérieuses de son âme. Elle ne détourna pas la tête, mais des larmes brillèrent dans ses yeux et une émotion profonde était empreinte sur son visage.

“Sarah, me croyez-vous innocent?”

—Oui, James, je le crois.

—Et moi aussi, monsieur James, et je souhaite que le jour ne tarde pas où vous le prouverez, et où vos ennemis seront confondus.”

James tendit la main, et prenant tendrement celle de Sarah: Je vous remercie de votre confiance en moi: vos douces paroles sont un baume consolateur pour mon cœur blessé. Je ne sais ce qui m'attend; je ne connais pas les épreuves que j'aurai encore à subir, mais quelles qu'elles soient, Sarah, ce témoignage de confiance rayonnera ma prison, dissipera les ténèbres de mon cachot. Je suis innocent. Sarah: j'en appelle à Dieu, qui connaît le secret de toutes mes pensées; je dis la vérité.”

James avait solennellement levé les yeux vers le ciel; Sarah, emportée par son émotion, s'avança vers lui:

“Je vous crois, je vous crois, dit-elle en pressant sa main dans les siennes. Mais ne pourriez-vous dire celui qui a fait cela? Ne pouvez-vous sortir de cette horrible prison? Combien de temps vous faudra-t-il donc rester ici?”

James secoua la tête.

“Ne soupçonnez-vous personne?”

—Ah! Sarah, les soupçons ne servent à rien, et ils peuvent être injustes. Non, je ne vois plus rien devant moi que le déshonneur, l'infamie et la ruine: je serai rangé parmi les lâches et les hypocrites, et je porterai ce stigmate avilissant. Mais je supporterai tout, si au moins je pouvais souffrir seul; mais s'il faut qu'elles mentent!”

Il ne put achever; cette dernière réflexion l'avait brisé.

Mais Sarah l'avait compris, et elle s'associa, pour la soulager, à cette douleur immense.

“James, votre mère sera la mienne, et vos sœurs seront mes sœurs. Je ferai pour elle ce que vous avez fait; elles ne manqueront jamais de rien.”

—Sarah, ma chère Sarah! s'écria-t-

il en la serrant sur sa poitrine, que les bénédictions du ciel vous accompagnent!”

Sarah ne chercha pas à le repousser: n'étaient-ils pas déjà l'un à l'autre?

On attendit des pas qui approchaient.

“James, espérons en celui que vous avez cette nuit appelé en témoignage; il peut faire pour nous ce que nous ne pourrions faire nous-mêmes.”

Betty, durant cette scène, avait gardé un silence respectueux. Lorsqu'elle vit Sarah se préparer à partir, elle s'avança vers James, et lui prenant la main: “Monsieur Edwards, que Dieu vous protège!” James sentit qu'elle lui glissait quelque chose, il regarda; c'était une pièce d'or.

“Non, non, Betty, cela ne se peut pas; vous allez vous priver.”

—Pas le moins du monde; gardez-la, mon cher enfant, vous n'auriez pas grand chose ici sans cela.” Et elle se retourna pour suivre le geôlier, qui disparut bientôt avec les deux femmes.

James restait seul pour penser à la vision inattendue qui avait quelques instants réjoui ses yeux.

Sarah regagna la demeure de son oncle, mais elle ne put dormir; d'étranges apparitions vinrent tour à tour jeter le bonheur et l'effroi dans son âme inquiète. Tantôt elle croyait voir dans les ténèbres un point tout rayonnant de lumière; mais bientôt une ombre ébaisse l'environnait, gagnait peu à peu, et finissait par le dérober à sa vue; tantôt elle assistait dans la prison à l'invocation de James élevant les bras vers le ciel et prenant Dieu à témoin de son innocence. Elle se réveille en sursaut, une sueur froide couvre son front, et des images terribles dansent devant ses yeux. Dans son désespoir, elle s'écriait; Oh! si seulement j'avais un père dans le cœur duquel je pusse épancher ma souffrance, à qui je pusse demander des secours!... Un père!... mais mon oncle n'est-il pas là? il n'a jamais refusé de satisfaire mes désirs d'enfant. Je vais lui confier ma douleur... Je lui dirai tout.”

Le jour vint enfin, mais Sarah ne salua pas avec délice la lumière, car elle était en proie à des craintes qui l'aimaient vivement: n'allait-elle pas dévoiler le plus sacré des secrets à

son oncle, qui l'aimait bien, sans doute, mais qui pouvait traiter sa demande d'enfantillage, de caprice ? Quelque douteux cependant que fut le résultat, elle était décidée ; la noblesse, l'élevation de son projet lui donnait une énergie dont personne, en la voyant, ne l'eût crue capable. Son sourire joyeux disparut pour faire place à une expression plus grave, et sa démarche même prit un caractère sérieux plus en harmonie avec les pensées qui l'occupaient.

XIII.

M. Augustus Hunt n'avait jamais manqué de se rendre auprès de sa nièce aussitôt qu'elle le demandait, et le lendemain matin de bonne heure il entra dans la chambre de la jeune fille, revêtu d'un bel habit de drap brun.

Sarah se leva pour le recevoir.

L'oncle l'embrassa d'abord sur les deux joues, lui serra la main, et lui caressa les cheveux. L'enfant de son côté prit son chapeau à larges bords, le mit sur la petite table et s'assit au coin du feu.

— Eh bien ! Sally, dit le brave homme, qui occupait sa place habituelle devant le feu, et qui, droit sur sa chaise, les deux mains sur les genoux, regardait sa nièce en souriant, quoi de nouveau ce matin ? Il n'y a pas de nouveau vol, j'espère ; l'oncle Geordie est assez triste, entre nous soit dit ; et il se penchait vers elle en souriant avec malice. Ce n'est pas une si grande perte pour lui.

— Je pensais bien que mon oncle devait être bien triste ; mais ce qu'il y a de pis, ce n'est pas la perte de l'argent, c'est la manière étrange dont il a été perdu.

— Eh ! eh ! sans doute ; tu as raison, c'est vrai. C'est étrange, très-étrange. Il y a quelque chose là-dessous, Sarah, que je ne m'explique pas. Ce n'est pas clair. Et il secouait la tête en disant cela.

— Vous avez, n'est-ce pas, peine à croire que James soit l'auteur de ce vol ?

— Je te dirai, Sally, que plus j'avance en âge, moins je vois clair dans toutes sortes de choses ; il y a dans cette dernière affaire un embrouillamini déplorable.

— Mais, mon oncle, si James n'est réellement pas coupable, n'est-ce pas horrible pour lui d'être jeté en prison, de voir sa réputation, son seul bien, détruite pour toujours ? C'est pire que la mort.

— C'est vrai enfant, c'est vrai, mais tu sais qu'on a trouvé l'argent dans sa malle, et un des billets de l'oncle Geordie dans la poche d'un de ses habits, et puis Rodolphe nous raconte des choses si extraordinaires sur sa

passion pour le jeu. Tiens, mon enfant, veux-tu que je te dise ? je n'y comprends rien du tout. C'est drôle, très-drôle.

— Et si James a un ennemi qui désire sa ruine et qui, pour mieux arriver à ses fins, essaye ainsi de détruire sa réputation, de le déshonorer ?

— Il n'y a pas lieu de le supposer, mon enfant ; après tout, il arrive d'étranges choses aujourd'hui. Il me faut souvent regarder deux fois avant d'en croire mes propres yeux.

— Eh bien ! mon oncle, je ne crois pas, moi, que James soit coupable. J'ai de bonnes raisons pour penser ainsi.

— Son oncle la regarda fixement comme s'il eût voulu aller au fond de ses plus secrètes pensées.

— Et je crois, mon oncle, que si vous alliez le voir vous en seriez convaincu comme moi.

— Je désire que cela soit, ma chère enfant ; sur mon honneur, je le désire, mais je crains bien que cela ne soit difficile. A moins qu'il ne prouve bien clairement qu'un autre a commis le vol, il y a peu de chances en sa faveur.

— Mais n'est-ce pas bien douloureux pour lui, s'il est innocent, de rester ainsi emprisonné, sans amis pour l'aider, et dans l'impossibilité de rien faire lui-même ?

La voix de Sarah tremblait en disant cela.

— Rappelez-vous, mon oncle, qu'il est orphelin.

— Je le sais bien, mon enfant, je le sais ; et jusqu'à cette malheureuse affaire, j'aurais répondu de lui sur ma tête.

— Eh bien ! mon cher oncle, vous pouvez encore répondre de lui en toute sûreté ; ayez confiance en lui pour l'amour de moi. Elle se rapprocha de lui. Si vous saviez, mon cher oncle, les souffrances de James et les miennes... Si vous pouviez vous imaginer sa situation déplorable... Seul, sans secours.

Mais la tâche que Sarah avait entreprise était au-dessus de ses forces ; elle se précipita soudain dans les bras de son oncle en pleurant à chaudes larmes.

— Allons, voyons, mon enfant, et ses yeux étaient mouillés de pleurs, je comprends tout, je vois ce qu'il en est. Mais que veux-tu que je fasse ?

— Je ne sais pas ce qu'il y a à faire, mon oncle ; mais j'ai bien souffert depuis hier matin ; vous savez, mon cher oncle, que je vous regarde comme un père. Vous avez toujours été un père pour moi. Et elle appuya sa tête sur son épaule. M. Hunt essaya de parler, mais son bon cœur était trop vivement ému ; le brave homme

prit la main de sa nièce, et lui répondit en la pressant doucement.

— Je vous dirai tout, mon oncle, et si j'ai mal fait, vous me pardonnerez.

Elle lui avoua alors l'intérêt qu'elle prenait au sort d'Edwards, la visite qu'elle lui avait faite à la prison, et l'assurance solennelle qu'il lui avait donné de son innocence.

Plus d'une fois, pendant ce récit, M. Hunt essuya de grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux. Il comprit clairement que sa nièce avait commis une grave imprudence, mais il comprit aussi qu'elle ne vivait que dans l'espoir de voir l'innocence de James reconnue.

— Eh bien ! Ma cher enfant, que voulez-vous que je fasse ?

— Vraiment, mon oncle, et elle le regarda fixement, vous voudriez bien répondre pour James, et le faire sortir de cette horrible prison jusqu'au jour du jugement ? Ce ne sera que pour quelque semaines.

— Hum ! hum ! dit-il en hochant la tête je ne sais trop ; s'il allait prendre la clef des champs ? Je serais obligé de tout payer, et l'oncle Geordie ne me ferait pas grâce d'un liard ; hum ! je ne sais pas encore.

— Je vous réponds de lui, mon oncle, sur ma parole sacrée. James tiendra sa promesse. Je suis sûre qu'il la tiendra.

— Sally, Sally, n'en êtes-vous pas trop sûre ? n'êtes-vous pas trop confiante ? Ces jeunes gens... On ne suit pas... Ils vous jouent des tours quelquefois..

Il s'aperçut qu'il avait blessé Sarah.

— Quoi qu'il en soit, ma chère enfant, je ferai comme tu dis ; Edwards sera libre aujourd'hui même. Est-ce là ce que tu veux, Sally ?

Sarah jeta les bras autour de son cou.

— Mon oncle, mon père, mon ami, pardonnez-moi la peine que je puis vous avoir jamais faite. Vous êtes trop bon pour moi ; je vous remercie, et James vous remerciera ; vous serez béni, mon oncle, béni du père commun des orphelins...

— Bien, bien, Sally, bien, bien : nous allons voir ce qu'il y a à faire. James sortira de prison ; seulement n'en parle pas à l'oncle Geordie. Maudit soit son coffre-fort ; j'espère bien qu'une autre fois on le lui emportera.

XIV.

Un grand changement s'est fait dans l'esprit de James Edwards depuis la visite de Sarah ; au désespoir le plus cruel, aux souffrances morales les plus grandes ont succédé un calme bienfaisant, un repos salutaire et l'espérance de voir bientôt la fin de ses maux. Les obstacles peuvent se

dresser devant lui désormais; il se sent la force de tout braver, de tout vaincre: les ténèbres qui l'enveloppaient ont disparu.

Mais comment dévoiler le mystère qui pèse sur lui? comment faire connaître la vérité à ses juges? comment les convaincre de son innocence? Aurait-il en vain fait un serment si solennel? Plein de ces pensées douloureuses, James s'étend sur son lit de paille où bientôt le sommeil vint calmer son esprit inquiet.

James Edwards avait peu de connaissances; naturellement ennemi du bruit, il donnait tout son temps à ses occupations, et se sentait peu disposé à rechercher la société. Parmi les jeunes gens avec lesquels il se trouvait en relation, un seul était avec lui dans une grande intimité. Théodore Berry (c'était le nom de son ami) venait de terminer ses études de droit. Plein de talent et confiant en l'avenir, il était décidé à parvenir dans la profession qu'il avait embrassée par goût, sans le secours de ces petits moyens qui, chez le plus grand nombre, remplacent le travail et la patience.

Théodore n'apprit le désastre de James que le jour suivant, en se rendant à son bureau; il se hâta de courir à la prison.

(La suite au prochain numéro)

HYGIÈNE.

Si une personne mange entre les repas le travail de la digestion des aliments déjà contenus dans l'estomac est arrêté jusqu'à ce que les aliments pris en dernier lieu soient rendus à la même condition de ceux avalés durant le premier repas. Voulez-vous une comparaison? lisez: Si vous plongez un morceau de glace dans un chaudron rempli d'eau bouillante, l'ébullition cessera jusqu'à ce que la glace fondue arrive au même degré de chaleur que l'eau déjà contenue dans le chaudron, et alors le tout continuera de bouillir.

Mais c'est une loi de la nature que toute nourriture se gâte après avoir été exposée à la chaleur et à l'humidité pendant quelque temps. Si on fait un repas et que, deux heures après, on en fasse un autre, ces deux repas resteront dans l'estomac plusieurs heures avant d'être digérés.

Peut-on se figurer, sans un horrible dégoût, que l'on ait alors une telle quantité de nourriture dans l'estomac, laquelle forme un mélange gâté, mélange qui ne peut guère servir au procédé de la nutrition et à faire du sang pur? Il n'est guère surprenant que la *dyspepsie* ait une si grande variété de symptômes, et que l'on accuse des douleurs, ici et là, quand il n'y a peut-être pas une seule goutte de sang pur dans toute l'économie. De là les nerfs, qui sont nourris par un sang impur et imparfait, deviennent malades; ils se plaignent qu'ils ont faim, et, comme un homme affamé, ils sont sans repos, chétifs et alarmés. On est convenu d'appeler cet

état: *débilité nerveuse*. Cete nous maintenant, avez-vous connu un homme quel conque, souffrant d'une *débilité nerveuse* de l'estomac, qui en soit arrivé à cet état après avoir vécu régulièrement.

L'estomac est fait d'un grand nombre de petits muscles qui nous apportent leur part de travail dans le procédé de la digestion. Tous les muscles du corps humain doivent avoir un temps de repos.

Le cœur lui-même, si actif, est à l'état de repos un tiers du temps. L'œil peut se mouvoir dans une seconde, mais il ne pourrait pas durant cinq minutes consécutives. Les mains et les pieds doivent se reposer: il en est de même pour les muscles de l'estomac; ils ne peuvent être en repos que quand ils n'ont pas d'ouvrage, quand l'estomac est vide, à cinq heures d'intervalle; et, en mangeant trois fois par jour, cet organe est en activité depuis le déjeuner jusque vers dix heures du soir.

Un trop grand nombre malheureusement mangent capricieusement à l'heure du coucher, et tandis que le reste du corps se repose, l'estomac travaille ardemment jusqu'à l'heure du déjeuner. Nous le répétons, il n'y a pas grand prodige si l'estomac a perdu son peu d'action, s'il fonctionne mal. Combien de filles deviennent dyspeptiques parce que, étant constamment à la maison, elles croquent une bouchée par-ci par-là! Si on y réfléchissait un peu, les médecins auraient moins de besogne, et la maladie diminuerait.

QUELQUES PENSÉES SUR L'AMOUR

C'est un sentiment naturel et vrai un sentiment généreux qui élève l'âme, la rend capable des plus grandes pensées et la dispose aux nobles actions. Pascal dit que l'amour est un attachement de pensée. L'amour ne dépend même pas de son objet. Son foyer est interne. C'est une force de notre âme qui se développe à l'occasion d'une femme, mais dont l'intensité est déterminée par notre puissance aimante et non par les qualités de la femme aimée. C'est nous qui faisons notre amour.—Jules Simon.

L'amour est un de ces maux qu'on ne peut cacher: un mot, un regard indiscret, le silence même le découvre.—Abelard.

L'amour est de toutes les passions, la plus naturelle, la plus excusable et la plus commune.—D'Alembert.

L'amour est la plus mélodieuse de toutes les harmonies; nous en avons le sentiment.—Balzac

L'amour est une fleur dont nous parons notre jeunesse; mais l'amitié est un fruit avec lequel nous consolons notre vieillesse.—Lady Blessington.

L'amour est la passion la plus trompeuse, puisqu'elle jette l'esprit dans un tel aveuglement que quelque défaut qu'ait la personne aimée, il n'y a quo des perfections; quand on aime, on se trahit soi-même en faveur de ce qu'on aime.—L'abbé Bordelou.

L'amour est une clarté du ciel, une étincelle du feu immortel que nous partageons avec les anges et que le Créateur nous donne pour détacher nos désirs de la terre.—Byron.

L'amour est le doux bienfait de la Divinité.—Abel Dufresne.

UN HOMME HEUREUX.

« Un jour, dit Franklin, parmi un grand nombre d'ouvriers occupés à bâtir une maison près de ma demeure, j'en remarquai un dont l'air toujours radieux me frappa. En effet, que la journée fut froide, nuageuse, sans soleil, un heureux sourire était toujours épanoui sur sa bonne grosse figure. Un bon matin, je lui demandai pourquoi il paraissait toujours si heureux.

« Eh! monsieur, me dit-il, il n'y a rien d'étonnant là dedans. J'ai la meilleure des femmes, et lorsque je pars pour aller travailler, elle a toujours un mot d'encouragement à me dire; après la journée faite, elle vient au-devant de moi avec un doux sourire et un doux baiser, le repas est toujours prêts, et pendant la journée, elle a fait tant de choses pour me plaire, je me trouve tellement heureux que je ne puis en vouloir à personne.»

« Quelle influence, ajoute Franklin, la femme a sur le cœur de l'homme! Comme elle sait, lorsqu'elle le veut, le rendre bon et heureux.»

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE.

RESPECT AU PUBLIC

Un homme, considérable par sa fortune et son mérite, entraît dernièrement dans les bureaux d'une administration. On lui répondit lestement; il se plaignit avec vivacité.

—Qui êtes-vous donc, lui dit-on, pour parler si haut?

—Moi, monsieur, je suis le public.

PLACE POUR UN SAINT

Un prédicateur récitait le panégyrique d'un saint qu'il élevait, selon le style ordinaire, au-dessus de tous les autres saints du paradis. Il parcourt la hiérarchie celeste, mais en vain; il ne peut se résoudre à assigner une place au saint du jour; il lui trouve sans cesse de nouvelles vertus qui le distinguent des autres esprits bienheureux. Chacune de ses périodes était terminée par cette exclamation:

—Où le mettrons-nous, ce grand patriarche?

Un auditeur, dont la patience était à bout, lui dit en se levant.

—Puisque vous êtes si embarrassé, mettez-le à ma place, car je m'en vais.

PÉNITENCE DE MARIÉ

D***, la veille de son mariage, venait de confesser ses fautes et d'en recevoir l'absolution, lorsque, en sortant de l'église, il lui revint à la mémoire une omission.

Il retourna sur ses pas, et, arrivé près du confessionnal, il frappa discrètement trois petits coups à la porte.

Le père qui, en ce moment, sondait les petits mystères d'un jeune cœur, ouvrit à l'indiscret, et d'un ton à la fois rude et sévère, il lui cria:

—Que voulez-vous?...

—Pardou!... mon père!... mais... vous avez oublié... de... me donner une pénitence.

—Ne m'avez-vous pas dit que vous alliez vous marier?...

Et le confesseur revint à sa jeune pénitente.

LES CISEAUX.

LÉGENDE ALLEMANDE.

Les ciseaux, cette arme double du beau sexe, ont déjà joué leur rôle dans le monde profane et sacré. Sans compter les ciseaux d'Atropos, avec lesquels la Parque impitoyable tranche le fil de nos jours, nous avons eu les ciseaux de dame Dalila, étant à Samson sa force capillaire.

Les ciseaux sont à la fille du peuple ce qu'était l'épée des nobles et des chevaliers aux temps d'héroïques amours. Vous les voyez briller le long d'une robe fraîchement repassée, étincelants au bout du long ruban de soie ou de velours qui les rattache à la taille. Pour le vulgaire, c'est un outil; pour l'observateur, c'est une arme.

Laissez-moi vous dire l'histoire d'une paire de ciseaux d'acier doré, ciselés avec un art infini, d'une forme charmante, et qui coupaient, ma foi, dans tous les temps, comme des rasoirs anglais.

Le conte que je vais vous narrer est essentiellement germanique. L'étui des ciseaux dont je vais parler est sorti des ateliers des bords du Rhin.

Néanmoins ne perdez pas de vue que ceci n'est qu'un conte dont je ne garantis pas, comme disent les journaux, la parfaite authenticité.

Dans un coin assez sombre de la ville de Dusseldorf vivaient suffisamment mal un tailleur et sa femme, les époux Sproutt. L'homme, âgé de cinquante printemps, ressemblait assez à ces magots de plâtre dont la Chine a monopolisé la laideur; ses yeux étaient ronds et eussent semblé aussi féroces que ceux du tigre s'il n'avaient été bêtes comme ceux du dindon; sa taille petite, son ventre surabondant, et ses jambes décrivaient un zig-zag à force de s'être croisées sur l'établi.

M. Sproutt semblait surtout incommensurablement lourd à côté de sa moitié: autant il était gras, autant il se condamnait à une complète inaction corporelle, ne laissant de liberté qu'à ses bras pour coudre, autant madame Lisbeth Sproutt se donnait de mouvement, allant par-ci, courant par-là, pour la cause la plus légère, le motif le plus futile.

Un miracle avait eu lieu: dans ce nid de hiboux était né un ange; les époux Sproutt possédaient ce qu'on appelait une fille, ce que nous pourrions bien appeler un chérubin de Dieu.

C'étaient des cheveux si blonds qu'ils rendaient le soleil sombre quand il osait y mêler ses rayons; c'étaient des yeux si bleus qu'on regardait au ciel pour voir s'il n'y man-

quait pas un morceau; c'était une carnation si rosée qu'on cachait devant elle sa majesté la Rose, reine des fleurs, afin qu'elle ne fût point étiolée de jalousie.

Or, on s'aperçut de toutes ces perfections dès sa naissance, et à son baptême chacun se récriait sur sa beauté.

—Est-il possible, s'écriaient les commères, que des parents si laids aient une fille si belle?

—C'est pour ça que tu es si belle, repliqua la mère Sproutt, s'adressant à une mère d'enfants malingres.

Or, le soir du baptême, comme on versait à flots la bière et qu'on retournait avec précaution l'oe grasse:

—Himmel! s'écria le père Sproutt, c'est dommage que nous n'ayons pas ici une fée pour doter ce charmant enfant!

—Tiens! tiens! l'idée est bonne!

—Mais ne savez-vous pas, observa madame Lisbeth, que, d'après une croyance populaire, il vient toujours quelque fée en aide à l'enfant le plus joli que produit l'Allemagne chaque année?

—C'est juste, répliquèrent les invités, et vous espérez, commère, que la petite sera la préférée?

—Je le crois!

—Il est pourtant né dans l'année de bien jolis nourrissons, la fille du roi, par exemple!

—*Ergot der Welt!* hurla meinherr Sproutt en vidant un verre de bière et se faisant un mérite de son scepticisme politique, on dit toujours que les fils de prince sont beaux; c'est toujours la fable de Lessing, *la Guenon et ses Petits...*

—Eh bien! si nous consultions le sort. On assure que, lorsque l'enfant d'un ménage est préféré, il suffit de faire une évocation en coupant au repas du soir la *kook* traditionnelle.

—Comment fait-on l'évocation? demanda la mère de l'enfant toute troublée.

—Rien n'est plus facile, répondirent les alliés: vous coupez le gâteau en autant de parts, plus une, que vous avez de personnes au festin.

—Très-bien; après?

—Tous distribuez vos parts; puis, prenant dans vos mains le morceau qui reste, vous l'émiettez dans le feu en disant:

“Esprit des esprit, l'enfant qui dort dans ce berceau sera-t-il le premier parmi les nouveau-nés de l'année actuelle?”

—Bon! répliqua le père Sproutt, un peu ému par ce cérémonial; et l'esprit des esprits répond-il?

—Jamais.

—Alors que fait-on?

—On verse à chacun un punch à la bière de Mugdebourg odoriférante d'épices; puis, après avoir bu en

silence et sans choquer les verres, on continue, s'adressant à la puissance invisible:

“Si l'enfant dont nous célébrons la purification chrétienne aujourd'hui est prédestiné, faites-nous voir sous quelle forme prosaïque se réfugiera la fée destinée à le guider au bonheur.”

—Et alors, dit un commentateur en cornette, dans l'intérieur de l'appartement il se fait un grand bruit, et la fée se dévoile.

—Eh bien! s'écria valeureusement, en allongeant son bras étique, madame Sproutt, essayons!

—Oui, essayons, dit le chœur sur tous les tons.

Chacun prit sa place avec onction et respect; sur chaque front se peignait le recueillement; les hommes abandonnèrent leurs verres, Sproutt lui-même cessa de rire et compta avec attention les boutons de sa veste pour se donner une contenance.

La mère Lisbeth éleva la voix, et, après avoir coupé en treize parts, un immense gâteau de raisins confits, elle en donna onze aux assistants, mit la douzième sur son assisté, et émiettant la treizième au milieu des foies étincelles de l'âtre:

“Esprit des esprits, dit-elle, l'enfant qui dort dans ce berceau marchera-t-il le premier parmi les nouveau-nés de l'année actuelle?”

Une immobilité absolue fut observée par l'assistance durant cet exorde mystique, chacun étant prosterné; la mère seule était debout, exorcisant la flamme.

Elle continua après une pause:

“Si l'enfant dont nous célébrons aujourd'hui la purification chrétienne est prédestiné, fais-nous voir sous quelle forme prosaïque se réfugiera la fée chargée de le guider au bonheur.”

Ici toutes les haleines étaient retenues, tous les cous étaient tendus, tous les yeux se levaient timidement.

Et à peine l'orateur maternel eût-il terminé qu'un cri général retentit.

—Regardez! prodige! dit-on.

On regarde avec terreur.

(La suite au prochain numéro)

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an	\$0.50
Six mois	0.25
Un numéro	0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,
170½ rue Sparks, Ottawa.